

XYZ. La revue de la nouvelle

Des voitures automobiles

Diane-Monique Daviau



Numéro 83, automne 2005

Partir

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3286ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Daviau, D.-M. (2005). Des voitures automobiles. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (83), 29–34.

Des voitures automobiles

Diane-Monique Daviau

*Die Gegenstände haben mich
nach und nach
zu sich hinaufgehoben.*

(Les objets m'ont peu à peu élevé
jusqu'à eux.)

Johann Wolfgang von Goethe

Je n'en ferai pas un mystère : la fin de cette histoire, je la connais déjà, et depuis fort longtemps.

À moins de la réécrire ? Pour que la fin soit peut-être davantage... Moins... Ou bien, à moins de refaire le monde ?

Tiens, refaire le monde, ce serait bien, ça. Les enfants sont champions là-dedans. Et, justement, Benjamin n'a que cinq ans et Sergeï à peine plus.

Sergeï : l'enfant abandonné de deux orphelins de Tchernobyl, retrouvés, inculpés, non repentants. Si c'était à refaire, disent-ils encore aujourd'hui, ils referaient la même chose sans hésiter une seule seconde : l'enfant était un véritable châtiment. Ils n'en voulaient pas, pas du tout.

Sergeï est né avec toutes sortes de tares et ses géniteurs ont fini par le mettre à la poubelle.

Mais Sergeï, telle la mauvaise herbe, est coriace. Il s'est accroché, il a résisté aux pluies, aux vents, à la faim, à la soif, et quand on l'a trouvé, endormi parmi les ordures, il a ouvert les yeux comme une majestueuse et émouvante Lamborghini les paupières de ses phares, avec douceur et élégance, presque tendrement, et ses yeux brillaient dans le gris de la rue sale et triste aussi intensément que s'il venait d'être cajolé.

On a inscrit son nom sur une liste d'enfants disponibles à l'adoption.

Sergeï, le dernier choisi, fut toutefois le premier à partir : c'est qu'à neuf mois à peine, il marchait et parlait déjà. Le jour où il a fait ses premiers pas, un couple de Nord-Américains

visitait justement l'orphelinat. Ils ont été éberlués, ils sont tombés sous le charme : marcher et parler à neuf mois, quelle précocité, quelle merveille ! Et le couple de repartir sur-le-champ avec le bébé sous le bras, comme un paquet de viande en route pour le royaume des carnivores.

Sergeï, huit ans, en paraît à peine six, et encore. Il est petit, frêle, il a des bras tout chétifs et la peau d'une pâleur maladive, mais ses yeux sont d'un splendide bleu métallique, comme laqué, un bleu presque électrique qui exerce sur les gens un attrait franchement irrésistible. On le voit et aussitôt on tend les mains dans sa direction : on le veut, là, tout de suite, maintenant, coûte que coûte. Mais lui, doucement, mine de rien, recule, puis recule encore, il prend ses jambes à son cou, court, court, se soustrait à votre regard plein de désir, vous échappe, file à toute allure, ahhh... disparu.

Sergeï est un enfant calme, attentif, très serviable aussi, mais la maman n'en a pas pour son argent avec lui : elle ne le trouve pas très affectueux, le petit, pas assez démonstratif. La maman le trouve même ingrat — le papa le qualifierait plutôt de « distant » —, la maman est parfois submergée par un phantasme invouable : un grand sac de plastique, Sergeï dedans, et le sac au bord du chemin. Ou, à tout le moins : Sergeï dans sa poubelle d'origine, et il y reste. À la place du bébé, une auto flambant neuve, ou un manteau de vison noir, quelque chose d'agréable, de beau, qui tient chaud. Sergeï a été un très mauvais investissement, se dit la maman. Tout ça parce qu'avec ses petites jambes maigres, ses pieds agiles et précoces, ses yeux d'un bleu métallisé, électrisant, et peut-être quelques neurones de secoués dans son petit cerveau d'enfant jeté, il avait quelque chose d'excitant qui les a éblouis, hallucinés, transportés, captivés, égarés.

Sergeï, qui n'a effectivement rien du fils espéré, passe beaucoup de temps seul. Ou avec son ami Benjamin, l'enfant laid des voisins alcooliques, le boulet, le fardeau qu'ils traînent en attendant qu'il ait enfin l'âge de partir.

Benjamin est rêveur, curieux, turbulent, insolent et de plus en plus frondeur. Sergeï l'adore. C'est le frère qu'il n'aura jamais.

Son compagnon de route. Car ils feront route ensemble, tout est prévu, imaginé, planifié, tout est sans cesse revu et amélioré, perfectionné, rêvé dans ses moindres détails.

Tous les jours, ils parlent de leur avenir. Leurs rêves d'avenir, simples et grandioses, les maintiennent dans le désir d'exister. Ils s'en abreuvent, s'en soulent jour après jour. La vie s'adoucit, avec un horizon, et le chemin peut alors plus facilement attendre : ils *savent* qu'il les attend. Ils n'en doutent pas, ils prendront la route ensemble, c'est certain et juré, trois fois craché. Un beau matin, ce sera le matin M et ils partiront, superbes, absolument magnifiques, et les gens qui les verront s'éloigner seront pleins d'admiration et d'envie, ils tendront les doigts, les mains et les bras vers eux, ils étireront le cou et les suivront du regard jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus tourner la tête dans leur direction sans se la décrocher du cou. Partout sur la route, plus loin, encore plus loin, les gens seront tout yeux tout oreilles et le cœur leur fera des bonds dans la poitrine en les voyant passer tout près, si près. Ils les voudront, les désireront jusqu'à en devenir obsédés, en tomber malades.

Aujourd'hui, ils sont là, ils détonnent, mais un jour tout sera plus simple, la vie se resserrera, deviendra plus dense, les deux *n* du verbe fusionneront, il y aura une grande détonation, une sorte de big bang originel, et alors, pour ces splendides mutants, ce sera, *mutatis mutandis*, une nouvelle naissance, le départ tant attendu, le début de tout, et ils rouleront dans leur avenir.

Pour l'instant, ils feuilletent tous les magazines qui leur tombent sous la main. Ils connaissent toutes les librairies du quartier et tous les libraires les tolèrent, même si ces feuilleteurs de magazines n'ont jamais acheté le moindre bout de papier : tout le monde sait bien qu'ils n'ont pas trois sous en poche. Et que ce sont de grands connaisseurs, de petits experts déjà qui pourraient vous démonter une Maserati et vous la remonter en moins de deux, vous expliquer toutes les différences entre une Bugatti 57S et une Talbot-Lago 1938, vous créer d'extraordinaires croisements entre une Bentley Continental GT et une Porsche 911, entre une Jaguar XKR Cabriolet et une Alfa

Romeo toute simple, entre une minuscule Fiat Idea et une adorable Coccinelle, ce sont des virtuoses capables de vous parler pendant des heures d'une Ferrari Testarossa rouge feu (Lucifer nacré), de vous décrire la calandre d'une Cadillac et les phares d'une Ferrari 275 GTB 4 jaune comme si vous les aviez devant les yeux, capables de vous faire voir, en quelques mots, toutes les carrosseries du monde, aussi bien de dos, de face que de trois quarts.

Dans la famille de la mère adoptive de Sergeï, on se moque souvent du pâle maigrichon et de ses projets d'avenir. La mère a lu des choses dans le journal du garçon, des choses qui l'ont fait rire, et elle les a racontées à ses frères, à ses sœurs, et tout le monde s'est bien bidonné. Depuis, chaque fois qu'ils en ont l'occasion, les oncles de Sergeï le piquent un peu et le taraudent avec ça.

Hier, par exemple, c'est l'oncle réparateur de machines à laver qui a asticoté Sergeï — *C'est une simple taquinerie, Sergeï, apprends à rire un peu de toi, tout de même!* — pendant qu'on attendait, debout près de la fenêtre, le taxi qu'il devait prendre pour rentrer chez lui : « Alors, mon petit Sergeï, qu'est-ce que tu veux devenir plus tard ? »

Quelqu'un a gloussé, un autre s'est raclé la gorge. Tous les regards se sont tournés vers Sergeï et lui a détourné le sien.

— Allez, Sergeï, dis-nous ce que tu veux être plus tard !

— Non.

— Allez, parle, sois pas timide, dis-le... On est entre nous. Ça reste dans la famille.

— Non.

— Une auto ? Une auto, c'est bien ça, hein ? C'est ça que tu veux être, non ? Une auto ? C'est vrai ?

— Non.

— Mais si ! Ta maman me l'a dit.

— Non, pas une auto.

— Mais qu'est-ce que vous voulez être plus tard, Benjamin et toi ?

Après un long silence :

— Des voitures automobiles.

— C'est ce que je disais ! s'est exclamé l'oncle en faisant signe au chauffeur de taxi. T'es pas banal, toi, ha, ha ! Une auto ! Allez, faut que j'y aille ! Une auto... Ha, ha ! Une auto...

Des voitures automobiles, imbécile, s'est dit Sergeï en tournant les talons, et ça rime. Imbécile : pas des autos qui se couvrent de poussière et s'égratignent et traînent dans la gadoue, pas ça, imbécile, des voitures automobiles qui brillent en quadrichromie à la une des magazines, des voitures automobiles glacées, laquées, étincelantes, rutilantes, chromées, nickelées, super cylindrées, puissantes, rapides, performantes, des voitures automobiles solides, rassurantes, réconfortantes, des voitures automobiles qui sentent le cuir, qui sont aussi douces en dedans qu'à l'extérieur, qu'on a envie de caresser, de cajoler, pas des autos qu'on utilise pour se rendre au travail et pour en revenir, pour acheter du papier cul, des boîtes de thon, pas des autos qu'on abandonne au coin d'une rue, qui couchent dehors et se déglinguent, des voitures automobiles qu'on aime, qu'on protège, qu'on met à l'abri, la nuit, à l'abri du froid, de la pluie, de la neige, des fientes de pigeons, des griffes de chats, des branches qui tombent, à l'abri des vilains et des coups du destin. Des voitures automobiles qui ont une vraie généalogie, une vraie famille, une vraie vie bien entourée, parce que ça prend ça, dans la vie : un bon départ, une venue au monde désirée, préparée, célébrée, des gens qui vous veulent passionnément, qui vous dorlotent, quand ils vous ont, qui vous aiment, se font du souci quand il y a quelque chose qui ne tourne pas rond, qui sont fiers de vous et ne vous échangeaient pas pour tout l'or du monde.

Dans sa chambre, au fond du placard, de longs rouleaux de papier s'alignent, s'accumulent. Parfois, le samedi après-midi, Sergeï en sort un et le montre à Benjamin. Ensemble, ils s'inventent une vraie généalogie, ils considèrent des ancêtres possibles, des cousins, des tantes et des oncles, une fratrie, une descendance, des neveux, des filleuls. Le monde leur appartient : quelques vieilles Hotchkiss, une ribambelle de Coccinelles, magnifique Volvo 1967 d'un vert british, Triumph TR7, Citroën

DS couleur sable, Mazda RX6 des années quatre-vingt, vieille Corvette or un peu pute sur les bords, Oldsmobile Toronado, Matra Murena anthracite, Lincoln Continental blanche, Pontiac Fiero marron, Opel GT, Alpine V6 GT Turbo, Chrysler Le Baron noire, Karmann-Ghia deux tons, un couple de New Beetle vert lime, marguerite orange à la boutonnière, ou des triplés (une Berline cerise, un Cabriolet crème et un autre marine), une extravagante Maybach ou, à sa place, une Audi A6, une Porsche 911, une Cadillac Escalade, un cabriolet BMW et une demi-douzaine de Mini Cooper S.

Oncle Volvo, tante Maybach, cousine Mazda, grand-oncle Lincoln, mamie Mercedes... Le père s'appelle parfois Opel, parfois la mère est une jolie Kia. La famille est solide, en tout cas, elle est colorée, elle a du panache, et Sergeï s'y sent à son aise, à sa place. Son point de vue sur le monde se transforme quand il prend cette place-là, qu'il se hisse au niveau des métallisées, des laquées, des nickelées, des chromées. Alors, il fait son chemin dans la vie.

L'important, toujours, c'est d'avoir un bon départ, dans la vie, de bien commencer le voyage. À deux, parfois, c'est mieux. Avec Benjamin, ce sera bien. Il y aura une grande détonation, comme un énorme signal de départ, et ils se mettront en route, ils rouleront, rouleront, ils iront de par le monde. Et le monde craquera en les apercevant.

Ils fileront.

Ils rouleront longtemps sans s'arrêter.

La vie est belle, une fois qu'on roule dedans. Le plus dur, c'est toujours d'arriver à faire le grand saut. De démarrer, d'embrayer.

Après, ça roule tout seul, des voitures automobiles.